

Le feuilleton : le colonel Henri Bouquet : vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio : (suite)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: Article

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band (Jahr): 71 (1932)

Heft 43

PDF erstellt am: 22.05.2024

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES SAVANTS

SI les savants n'existaient pas, il faudrait les inventer, les faire pousser sur couche ou sous des cloches de verre. Car nul mieux qu'eux ne sait donner du pittoresque à la vie. Si j'avais encore un fils, je lui dirais : «Etablis-toi donc savant; avec toi, je ne m'ennuierai jamais et si j'ai le spleen, tu trouveras bien le moyen, par quelque diabolique ou extraordinaire constatation, de chasser ma mauvaise humeur».

Je lui dirai même : « Sois un savant américain, parce qu'ils sont savants cent pour cent et mille fois plus amusants que les autres. »

En effet, les savants américains viennent d'en découvrir une bien bonne. Au cours d'un transport de poissons qui venaient d'être pêchés dans le golfe du Mexique et qui étaient destinés à l'aquarium de Philadelphie, des savants ont constaté que ces poissons dépérissaient. Quelques-uns se pâmaient, souffraient d'une sorte d'apathie, aussi longtemps que durait le voyage sur mer, malgré tous les soins qu'on en prenait. Dès que le réservoir qui les contenait fut déposé sur la terre ferme, tous les poissons, à l'exception de ceux qui avaient trouvé préférable de mourir, se rétablirent. Les savants philadelpiens qui ont observé ce phénomène ont conclu, après de longues et pénibles recherches et des calculs compliqués, que le roulis, qui avait déterminé chez quelques-uns d'entre eux un malaise appelé mal de mer, doit également causer aux poissons, même transportés dans leur élément liquide, une indisposition semblable. Le malaise eut sans doute été considérablement aggravé si les poissons avaient été transportés dans des filets, dans des bourriches ou entassés simplement sur le plancher du pont, comme les passagers ou les hommes de l'équipage. On leur eût donné à chacun un petit baquet avec des potions et des cachets contre le mal de mer.

L'avarice est plus forte que la ruse. — Une vieille dame riche et averse entendant un bruit qui semblait venir du jardin, ouvre la fenêtre et voit un homme d'aspect misérable étendu dans le gazon et paraissant manger Pherbe.

— Que faites-vous là ? crie-t-elle au vagabond.

— Ah ! ma bonne dame, dit le rusé compère, je n'ai rien mangé depuis quatre jours et je suis tellement affamé que je me suis permis d'entrer manger un peu d'herbe.

— Pauvre homme ! dit la dame subitement attendrie, pauvre homme... Eh bien ! levez-vous, mon ami, faites le tour de la maison... vous trouverez dans le fond du jardin une pelouse où le gazon est bien plus épais qu'ici.

Et la brave femme, toute émue, referma sa fenêtre.



8 LE COLONEL HENRY BOUQUET

Vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio.

(Suite).

» Les bois étaient désormais déblayés et la poursuite continuait ; les quatre compagnies occupèrent une colline sur notre front ; on fit autant de civières qu'on put pour les blessés, la farine fut en partie détruite, pour autant qu'il manquait des chevaux pour effectuer le transport, puis nous levâmes le camp sans être plus inquiétés. Après la sévère correction que nous avions infligée aux sauvages, on était en droit de penser qu'ils allaient nous laisser un peu de repos ; mais à peine avions-nous établi notre camp, qu'ils recommencèrent le feu contre nous. Cela était vraiment trop fort ; aussi l'infanterie légère, exaspérée, leur tomba dessus, sans ordres et les dispersa. J'espère que nous ne serons plus harcelés, car si nous avions encore un engage-

ment nous serions fort en peine de transporter nos blessés.

» La conduite des troupes en cette occasion parle d'elle-même avec tant de bravoure, que faire de l'éloge leur enlèverait du mérite.

» J'ai l'honneur d'être, le plus respectueusement, Sir, etc.

Henry Bouquet.

» A Son Excellence, Sir Jeffrey Amherst.

» P. S. — J'ai l'honneur d'annexer le rapport des morts, blessés et disparus dans ces deux engagements.

H. B. »

« La bataille de Bushy-Run », dit Parkmann, le grand historien de l'époque coloniale, « fut l'un des combats les plus acharnés entre hommes blancs et Indiens... Les Indiens y déploierent d'un bout à l'autre une valeur et une intrépidité qui n'eurent d'égales que celles qu'ils rencontrèrent. »

Le déplorable Keekyuskung fut trouvé parmi les morts, ainsi que Butler, « le Ravageur ». Le chiffre des Indiens tués s'élevait à 60 ; quant à celui des blessés, il fut impossible de l'estimer, les leurs les ayant rapidement emportés.

Manifestations diverses.

Dans les provinces, la victoire provoqua autant d'allégresse que de surprise, spécialement chez ceux qui connaissent les incalculables difficultés d'une campagne indienne. L'assemblée de Pensylvanie exprima un vote manifestant son sentiment sur les mérites de Bouquet les services qu'il avait rendus à la Province. Il reçut bientôt après, l'honneur extraordinaire des remerciements formels du roi.

Bouquet avait remporté une victoire décisive, mais l'avait chèrement payée : il avait perdu près du quart de son effectif. Les blessés furent transportés à Bushy-Run, où dix d'entre eux moururent. Les Indiens retournèrent pendant la nuit sur le champ de bataille et scalpèrent tous les morts ; les jours suivants, en passant en retraite sous Fort Pitt, ils brandissaient ces sanglants trophées qui firent trembler les défenseurs de la place pour le sort de l'armée de secours qu'ils attendaient avec une anxiété bien compréhensible.

Toutefois l'effet moral produit par la victoire de Bouquet sur les Indiens fut de les jeter dans une consternation générale et salutaire. Le siège de Fort Pitt fut aussitôt levé, et les guerriers rouges, après avoir lavé leurs visages dans les flots de l'Ohio pour se débarbouiller des hideuses peintures de guerre, se retirèrent au plus vite dans leurs tribus respectives pour entonner, autour du feu du conseil, les lamentables mélodies sur les guerriers tombés sur le champ de bataille du Bushy-Run sous les coups de l'invincible Bouquet. La nation des Delaware avait été surtout éprouvée ; les tribus des Dindons, des Loups et des Tortues avaient perdu leurs meilleurs chefs et guerriers. Les villages échelonnés en aval du fleuve à Logstown, aux Petits-Castors et Grands-Castors, comme à la Crique-Jaune, se remplirent des lamentations des *squaws* et des *papouses* (femmes et enfants) dont les époux et pères avaient succombé sous les longs couteaux des *petticoat warriors* (guerriers à jupes) surgis à l'improviste, on ne savait comment, à l'instant même où les tomahawks allaient avoir raison des défenseurs du camp. Cette soudaine diversion, due à l'habileté du commandant et à la discipline exemplaire des troupes, avait jeté les Peaux-Rouges dans une prodigieuse stupeur. Pris de panique à leur tour, ils abandonnèrent précipitamment leurs cases et se retirèrent à l'intérieur, dans l'Ouest, jusqu'à la fourche du Muskingum et à la Crique de la Femme blanche, où ils fondèrent leurs stations de New-Comers-Town, Ville des Nouveaux-Venus.

C'est là que Bouquet brûlait du désir de les poursuivre afin de les amener à une soumission, non pas tacite et occasionnelle, mais formelle et définitive, instrumentée de toutes pièces par un

pacte inviolable garantissant la paix, stipulant des conditions sévères sous caution et d'otages. Mais il n'y fallait pas songer pour le moment, dans l'état de sa troupe ; et d'ailleurs ses ordres ne le comportaient pas. Il courut au plus pressé ; le 10, après avoir fait fouiller à fond les bois et défilés, il arrivait sans encombre à Fort Pitt, à la grande joie et au grand réconfort de la garnison, dont le stock de vivres était presque épuisé. Bouquet écrivait :

Fort Pitt, 11 août 1763.

« A Sir Jeffrey Amherst,

» Sir. — Nous sommes arrivés hier ici, sans autre obstacle que quelques coups de feu, ci et là, le long de la route.

» Les Delaware, Shawaneses, Wyandots et Mingoes avaient étroitement investi et attaqué le fort dès le 27 juillet jusqu'au 1er ct., qu'ils partirent pour marcher contre nous. L'audace de ces sauvages est à peine croyable ; ils s'étaient postés sur les deux rives tout près du fort, et y avaient creusé des trous dans lesquels ils se terraient pour ouvrir un feu incessant et lancer des flèches enflammées. C'étaient de fins tireurs, et bien que les nôtres fussent à couvert, ils nous en tuèrent un et blessèrent plusieurs. Le capitaine Ecuyer reçut une flèche à travers la jambe. Je ne rendrais pas justice à cet officier si j'omettais de mentionner que sans ingénieur ni maître d'art, sauf quelques ouvriers charpentiers, il a élevé un parapet de troncs d'arbres pour doubler l'ancien, resté inachevé et trop espacé, palissada l'intérieur de l'area, construisit un engin à feu, bref prit toutes les précautions...

» ...Le capitaine Ecuyer exprime toute sa satisfaction à l'égard de ses hommes... »

Bouquet s'empressa de ravitailler, relever, réorganiser tous les forts de son vaste arrondissement, et y dissémina son corps expéditionnaire de façon à paralyser l'effort de l'ennemi jusqu'à une prochaine campagne. Au lieu de retourner tranquillement à Philadelphie pour y savourer son succès et se gargariser de sa gloire au milieu d'amis, il fixa à Fort Pitt son quartier général, où il passa non seulement l'arrière-saison, mais aussi le rude hiver. C'est là en effet, que lui fut adressée la communication suivante :

Du Quartier-Général de New-York.

5 janvier 1764.

« Ordre. — Il a plu gracieusement à Sa Majesté de signifier au commandant en chef sa royale satisfaction touchant la conduite et la bravoure du colonel Bouquet et des officiers de troupes sous son commandement dans les deux actions du 5 et du 6 août ; dans lesquelles, malgré la difficulté et le désavantage des circonstances inévitables, malgré aussi l'audace et la résolution extraordinaires des Indiens, ils ont déjoué les plans de ces sauvages en repoussant leurs attaques répétées et conduit heureusement leur convoi à Fort Pitt.

» Signé : Mongreiff, major de brigade.

» Au Colonel Bouquet,

» ou à l'officier commandant, au Fort Pitt. »

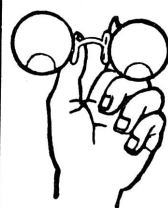
(A suivre).

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549